

Aux Rencontres Goncourt : Résultats du Concours de critique littéraire

12 LYCÉENS PRIMÉS PAR LA RÉGION

Isabelle Pellerin, Vice-présidente de la Région en charge des lycées, a profité des « Rencontres nationales Goncourt » pour récompenser les lauréats du 24^e Concours de critique littéraire. L'édition 2016 de cette épreuve régionale est restée ouverte sur le monde et l'Europe, puisque des lycéens allemands et polonais, originaires de Saxe et de Wielkopolska, deux régions partenaires de la Bretagne, y ont à nouveau participé et s'y sont illustrés.

Organisé par la Région Bretagne, en partenariat avec le Rectorat et l'association « **Bruit de lire** », ce concours régional de critique invite les lycéens volontaires à s'essayer à cet exercice littéraire, sur l'un des ouvrages de la sélection Goncourt. À travers cette épreuve, menée en parallèle du **Prix Goncourt des lycéens**, la Région souhaite susciter l'intérêt d'un nombre croissant de jeunes bretons pour la lecture d'œuvres contemporaines et la production d'écrits.

Ce jeudi 24 novembre, à l'occasion des Rencontres nationales Goncourt, la Vice-présidente Isabelle Pellerin a dévoilé l'identité des 12 lauréats, retenus par le jury, parmi les **1 237 critiques reçues**. Lors de cette journée rythmée par des ateliers et des échanges autour de la littérature contemporaine, les 550 lycéens présents ont notamment pu s'entretenir avec Gaël Faye, l'auteur qui s'est vu décerner le Prix Goncourt des lycéens 2016 pour *Petit Pays*, son premier roman.

Les lauréats 2016 du Concours régional de la critique

Dans la catégorie « hors Goncourt »

À chaque rentrée scolaire, la Région propose à l'ensemble des 250 lycées publics et privés de Bretagne de participer au Concours de critique littéraire. Chaque année, **50 établissements** sont soutenus par la collectivité, à travers l'acquisition des ouvrages en lice pour le Prix Goncourt.

- 1^{er} prix** > **Louise Léger**, lycée Victor et Hélène Basch, Rennes (1^{re} L)
d'après *Tropique de la Violence* de Natacha Appanah
- 2^e prix** > **Madelyn Lines**, CNED (Terminale L)
d'après *Règne Animal* de Jean-Baptiste Del Amo
- 3^e prix** > **Jenovefa Perigault**, lycée René Descartes, Rennes (1^{re} S)
d'après *Chanson Douce* de Leïla Slimani
- 4^e prix** > **Charlène Audo**, lycée Jeanne d'Arc, Pontivy (Terminale ES)
d'après *Cannibales* de Régis Jauffret
- 5^e prix** > **Sarah Kerbaol**, lycée Amiral Ronarc'h, Brest (1^{re} L/ES)
d'après *Petit Pays* de Gaël Faye

Dans la catégorie "Goncourt"

Les élèves des **56 lycées** (dont **6 bretons**) ayant participé à l'élection du Prix Goncourt des lycéens 2016 étaient aussi invités à participer au Concours régional de critique. Ont ainsi été reçues **91 critiques** émanant des "classes Goncourt" 2016, dont **81** écrites par les élèves des classes Goncourt bretonnes :

- 1^{er} prix** > **Margot Copin**, lycée Beaumont, Redon (1^{re} L)
d'après *Petit Pays* de Gaël Faye
- 2^e prix** > **Candice Cornet**, lycée Théodore Monod, Le Rheu (1^{re} L)
d'après *Continuer* de Laurent Mauvignier
- 3^e prix** > **Marie Pivot**, lycée Notre-Dame des Victoires, Voiron, Isère (Seconde)
d'après *Continuer* de Laurent Mauvignier.
- 4^e prix** > **Tanguy Helbing**, lycée Ribeaupierre, Ribeaupillé, Haut-Rhin (Seconde)
d'après *L'Affaire Léon Sadorski* de Romain Slocombe
- 5^e prix** > **Cloé Cotellon**, lycée Théodore Monod, Le Rheu (1^{re} L)
d'après *Tropique de la Violence* de Natacha Appanah

Dans la catégorie "Critique étrangère"

Le concours régional a conservé sa dimension internationale, cette année, avec la participation renouvelée du lycée polonais n°1 de Poznan qui a approfondi son partenariat avec le lycée René Cassin de Montfort-sur-Meu, et le lycée allemand Romain Rolland de Dresde, en lien avec le lycée Bertrand d'Argentré de Vitré. Les classes étaient invitées à travailler sur un unique ouvrage : *Petit Pays de Gaël Faye*.

La lauréate allemande : > **Nathalie Petzold**, lycée Romain Rolland, Dresde (Saxe)

La lauréate polonaise : > **Aleksandra Piskorska**, lycée N°1 Karol Marcinkowski, Poznan (Wielkopolska).

Les 14 ouvrages sélectionnés pour le Goncourt des lycéens 2016

La sélection officielle du Prix Goncourt comporte 16 ouvrages. Toutefois, fonctionnant comme son aîné, le Prix Goncourt des lycéens ne peut désigner deux fois le même lauréat. Catherine Cusset et Luc Lang ayant déjà remporté ce Prix en 2008 et 1998, ils ne figurent donc pas dans cette liste.

- Natacha Appanah - *Tropique de la Violence* - Éd. Gallimard
- Metin Arditi - *L'Enfant qui mesurait le Monde* - Éd. Grasset
- Magyd Cherfi - *Ma Part de Gaulois* - Éd. Actes Sud
- Jean-Baptiste Del Amo - *Règne Animal* - Éd. Gallimard
- Jean-Paul Dubois - *La Succession* - Éd. de l'Olivier
- Gaël Faye - *Petit pays* - Éd. Grasset - **Prix Goncourt des lycéens 2016**
- Frédéric Gros - *Possédées* - Éd. Albin Michel
- Ivan Jablonka - *Laëtitia ou La Fin des Hommes* - Éd. Le Seuil
- Régis Jauffret - *Cannibales* - Éd. Le Seuil
- Laurent Mauvignier - *Continuer* - Éd. de Minuit
- Yasmina Reza - *Babylone* - Éd. Flammarion
- Leïla Slimani - *Chanson douce* - Éd. Gallimard
- Romain Slocombe - *L'Affaire Léon Sadorski* - Éd. Robert Laffont
- Karine Tuil - *L'Insouciance* - Éd. Gallimard



• ÉDUCATION •



LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

CONCOURS DE CRITIQUE
LITTÉRAIRE 2016

KENSTRIVADEG SKRIDVARNOURIEZH 2016

ORGANISÉ PAR LA RÉGION BRETAGNE DANS LE CADRE DU GONCOURT DES LYCÉENS

Renseignements auprès de votre documentaliste ou enseignant-e de lettres avant le 9 septembre.



Plus d'informations sur
→ www.bretagne.bzh/critiquelitteraire

Classes Critiques Étrangères

Le prix Pologne est attribué à :

Aleksandra Piskorska, Élève au Lycée d'enseignement général Karol Marcinkowski de Poznan

Pour sa critique sur : Petit pays de Gaël Faye

À JAMAIS

Petit Pays - le premier livre de Gaël Faye, publié chez la maison d'édition Grasset, a déjà ému un grand nombre de lecteurs. Ce n'est pas donc étonnant qu'il ait remporté le Prix du Roman FNAC. Cette histoire autobiographique de l'enfance détruite irrévocablement par l'horreur de la guerre civile ne laisse personne indifférent.

Gabriel, un garçon de dix ans, raconte sa propre histoire. Il menait une vie tranquille au Burundi avec son père français, sa mère rwandaise et sa petite sœur. Ses années enfantines passées sur les jeux et les escapades avec sa bande de copains étaient remplies d'insouciance et de joie pure. Son domicile - «l'impasse» - c'était tout son royaume, le cœur de son «petit pays». Pourtant il a été brusquement privé de ce bonheur. La séparation de ses parents, la guerre civile au Burundi et le génocide des Tutsi ont apporté dans la vie de l'enfant la peur et le chaos absolu. La violence, la soif de vengeance et la mort n'appartenaient plus qu'au passé, elles créaient le quotidien.

Ce roman merveilleux a attiré mon attention dès ses premières pages. La description est tellement picturale et imaginable qu'en lisant, j'imaginai les images des personnages, des lieux et des situations présentées. Un autre avantage c'est le style, le langage simple dont l'auteur se sert afin d'exprimer ses pensées profondes et sombres parfois. Le récit est construit essentiellement dans l'ordre chronologique, seulement certains événements passés ne sont mentionnés qu'au moment nécessaire, cela facilite l'appréhension de toute l'histoire.

Ce sont les nombreuses trames dont se compose le roman et les multiples niveaux auxquels il se passe qui causent un petit malentendu. Simultanément, c'est ce qui le fait aussi captivant. L'action se déroule graduellement, un événement provoque le suivant - plus la vie de Gabriel se complique, plus elle prend l'élan vital. Cette hausse de la tension, ces frissons d'émotions, l'incertitude à propos de ce qui va se passer dans un instant m'ont beaucoup plu.

Cependant, d'après moi, le plus grand avantage du roman, c'est son narrateur original. Gaby, le garçon de dix ans, raconte son histoire sincèrement et directement. Il n'y a pas de mensonges, ni de supercheries. C'est émouvant. Bien que je sois presque adulte, je me rappelle tout de suite mes années enfantines. Peut-être c'est pourquoi je savais m'identifier avec ce pauvre enfant sensible, si heureux auparavant. L'écrivain a abordé une large gamme de problèmes encore actuels dans le monde contemporain. La violence et la mort qui deviennent le quotidien, les traces indélébiles que laisse la guerre. L'incapacité de définir son identité, le manque de sentiment d'appartenance ou le mal du pays natal, les émotions étouffées en soi-même. Malgré une des façons de fuir cette horreur - l'émigration interne grâce à la littérature - la cruelle réalité fait grandir l'enfant plus vite que prévu, en lui privant de l'insouciance et de l'innocence.

Je ne m'attendais pas à connaître une histoire aussi réelle, aussi belle et tragique en même temps. L'authenticité et indubitablement la plume incroyable de l'auteur m'ont fait réfléchir sans cesse. L'auteur, comme un des personnages créés, a dit «*Bien sûr, un livre peut te changer ! Et même changer ta vie. Comme un coup de foudre. Et on ne peut pas savoir quand la rencontre aura lieu*». J'avoue, je ne le savais pas. *Petit pays* est un livre qui m'a touchée profondément et qui m'a changée. A jamais.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Critiques Étrangères

Le prix Allemagne est attribué à :

Nathalie Petzold, Élève en Classe AbiBac au Lycée Romain-Rolland de Dresde
Pour sa critique sur : Petit pays de Gaël Faye

Quand les enfants ne peuvent plus être enfants

« *La guerre, sans qu'on lui demande, se charge toujours de nous trouver un ennemi.* » Une telle phrase pourrait venir d'un philosophe, d'un politicien, d'un soldat. Mais elle est tout droit sortie de la bouche d'un enfant.

En 1992, Gabriel, un garçon de 10 ans, vit dans un quartier aisé au Burundi avec ses parents et sa petite sœur Ana. Le matin, il va à l'école et l'après-midi, il fait les quatre cent coups avec ses amis. Une enfance joyeuse, douce et paisible. Une enfance, comme elle devrait être. Et puis, l'harmonie familiale se brise en même temps que la paix au centre de l'Afrique et ce qui s'en suit, c'est la peur, la violence et la mort. Ainsi, Gabriel est forcé de devenir adulte beaucoup trop tôt.

Gaël Faye, chanteur et poète franco-rwandais, originaire du Burundi comme son protagoniste, a créé une œuvre qui traite d'un chapitre noir de l'histoire africaine. Puisqu'il a lui-même vécu la terreur à la fin du 20^e siècle, le sujet paraît le plus réel possible et le livre est captivant dès la première ligne. Il traite principalement de la guerre civile en Afrique, une guerre entre les différentes catégories de population. C'est une partie de l'histoire africaine très méconnue de la jeunesse européenne et pour cette raison, l'œuvre de Gaël Faye est très importante pour que le lecteur comprenne pourquoi beaucoup d'Africains ont quitté leur pays.

Nous voyons la guerre par les yeux d'un petit garçon, qui ne va pas encore au collège. À un âge, où un enfant joue normalement au loup, Gabriel doit vivre en permanence avec la peur; les changements de ses pensées sont autant fascinants que frappants. Pour un enfant si jeune, il développe des raisonnements qui surpassent ceux de certains adultes. Mais en même temps, les mots utilisés restent ceux d'un enfant, donc le sujet est assez facile à comprendre.

La touche de Faye est vraiment agréable, car malgré les événements éprouvants et cruels, il joue avec les mots et crée des phrases très figuratives. Un petit garçon est par exemple « haut comme trois mangues ». De plus, aucune situation n'est prolongée, ce qui facilite la lecture et illustre la vitesse avec laquelle le bien-aimé « petit pays » de Gabriel se délite.

Ayant lu le livre, on peut dire qu'il nous oblige à réfléchir. Faye montre un problème réel, puisque Gabriel est, comme largement trop d'autres enfants dans le monde d'aujourd'hui, confronté à une réalité froide pleine de guerres et de souffrance l'ayant privé de son enfance.

En tout cas, le livre captive le lecteur et ne le lâche pas avant que le Gabriel adulte tire un trait sur son passé. Bien qu'il rende triste et pensif, *Petit pays* est vraiment digne d'être lu.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Concours de Critiques

Le 1^{er} prix est attribué à :

Louise LEGER, Élève en 1ère L au Lycée Victor & Hélène Basch à Rennes
Pour sa critique sur : Tropique de la violence de Natacha Appanah

Un vert teinté de noir

J'ai 16 ans et je rencontre Moïse pour la première fois.
Moïse me regarde et son œil noir m'impressionne : il est dur, inflexible.
Moïse me regarder et son œil vert me pénètre : il est profond, vif.
À travers ce regard bicolore, il me raconte son histoire...

Moïse m'emmène faire le tour de son pays, de sa petite île, éloignée de tous les regards et de toutes les pensées. Cette île perdue dans l'océan indien, dont l'existence même nous échappe : Mayotte.
Alors, l'œil vert de Moïse révèle la couleur incroyable qu'ont les feuilles des manguiers dans ce pays, durant l'hiver austral. Il peint pour moi l'un de ses plus beaux paysages et je crois marcher sur l'île, à ses côtés.

Son œil noir me montre la pauvreté, les injustices. Il me montre la méfiance ; des grilles de fer à chaque fenêtre, et l'épuisement de cette petite île, forcée d'accueillir chaque jour des dizaines de migrants quittant leur kwassa pour fouler cette terre harassée.

Plus tard, Moïse m'indique d'un léger mouvement de tête une colline au loin, et une masse sombre à ses pieds : c'est Gaza.

Son œil vert semble faiblir, comme accablé par une force invisible. Sa paupière devient lourde, mais Moïse lutte et parvient à éclairer un petit groupe d'enfants. Certains jouent, beaucoup rient mais tous semblent être heureux. Plus loin, ce sont des hommes regroupés autour d'un puits qu'il illumine : ils puisent de l'eau qu'ils distribueront plus tard. Je vois des sourires, de l'entraide et du bonheur.

Son œil noir me glace, je baisse les yeux et regarde mes pieds s'enfonçant dans les ordures sur lesquelles je marche. Je vois des gens démunis, assis par terre, devant des cabanes dépareillées et instables qui leur servent de toit. J'évite leur regard, et surtout celui de Moïse, je ferme les yeux. Je me concentre sur ce bruit incessant qui semble s'accroître. J'entends les pleurs des bébés affamés, les cris des femmes agressées et les coups des hommes énervés. J'entends la violence et la peur qui résonne.

Moïse m'entraîne avec lui en haut de la colline où nous nous asseyons.

Il me parle de sa mère, celle qui l'a accueilli alors qu'il n'était encore qu'un bébé. Il me dit qu'elle était belle et son œil vert se trouble.

Il me parle de ses blessures, des coups qu'il a reçus et de ce crétin qu'il a fini par tuer. Il murmure le nom de Bruce et son œil noir devient brumeux.

Son regard se pose à nouveau sur cette île, cette poussière perdue dans l'océan. Il admire ce paysage merveilleux et effrayant, et ses deux yeux se noient.

Moïse pleure et je pleure avec lui.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Concours de Critiques

Le 2^e prix est attribué à :

Madelyn LINES, Élève en Terminale L au CNED

Pour sa critique sur : Règne animal de Jean-Baptiste Del Amo

Filiation macabre

Lire *Règne animal*, c'est s'engager à ne plus voir le monde de la même manière.

Dès les premières pages de son quatrième roman, Jean-Baptiste Del Amo nous plonge dans le Sud-Ouest de son enfance, au sein d'une famille d'éleveurs porcins qu'il suit de 1890 à 1918, puis qu'il retrouve en 1981. Cinq générations de misère, de dureté, de crasse, de purin, d'épuisement, d'alcool, de maladie, de maltraitance, d'ignorance, de déni, de peur.

Cinq générations de domination, d'appels à l'amour étouffés, abandonnés, de recherche d'un libre arbitre inexistant, avec pour témoin des chaînes générationnelles, un lecteur impuissant, désespérant d'apercevoir une trace d'humanité.

Cinq générations de corps décharnés, brisés par le travail, victimes d'une humanité rapiécée, enveloppe d'une âme meurtrie, vide, pourrie.

Mais surtout cinq générations de violence, de soldats broyés, écrasés comme les animaux dans leurs enclos, de « *cadavres de centaures ravalés par la terre* ». D'animaux objets, pensés stupides et insensibles, croupissant dans leurs déjections. De bêtes victimes de la cruauté des hommes et de leur besoin de se sentir supérieurs, eux qui n'ont aucune maîtrise de leur propre vie...

Cinq générations par lesquelles est dépeinte toute la laideur de l'être humain, mais ce, avec on ne peut plus d'élégance.

L'auteur a enveloppé sa fourche centenaire dans un écrin de velours. Le lecteur est happé, enchaîné par les longues phrases riches du conteur, englué dans une histoire fangeuse de laquelle il ne peut plus se détacher. Ce livre est impressionnant de justesse, d'équilibre : écriture recherchée mais pas écœurante, fleurie mais saillante. Jean-Baptiste Del Amo peint des paysages, des caractères, il semble pressentir le dégoût du lecteur et parvient, juste avant que celui-ci ne pose l'ouvrage, écœuré, à lui dessiner un soleil en coin de tableau, baignant de lumière ses paysages grisâtres. Mais ce qui donne à ce livre toute sa puissance, c'est l'écriture hyperréaliste du jeune auteur : difficile de s'attaquer au thème des générations sans être automatiquement associé à Zola. Jean-Baptiste Del Amo offre cependant une perspective bien plus violente et crue que son prédécesseur, n'autorisant aucun moment de répit ses personnages, « *rouage[s] mâchant[s]* », laissant ainsi le public dans un inconfort perpétuel.

Il place, dans *Règne animal*, des morceaux de lui-même, effectue un retour aux obsessions perceptibles dans ses trois autres romans : la famille dysfonctionnelle et l'omniprésence du corps. Ce livre est également témoin de la prise de conscience de Del Amo sur la question du traitement des animaux. Les échos, parfois subtils, parfois évidents, entre condition animale et condition humaine sèment une graine de réflexion dans le cerveau du lecteur qui continue de pousser bien après la lecture de la dernière phrase.

Il m'est impossible de dire que j'ai aimé *Règne animal* : j'en ai admiré le style et j'ai été emportée par l'histoire, certes, mais j'ai haï l'odeur répugnante qui émanait de ce livre et j'ai détesté les personnages enchevêtrés dans leur marécage de purin « *La pièce sent l'urine de rat, le bois véreux* ». J'éprouve tout de même pour son auteur une forme de gratitude amère, suis reconnaissante pour son honnêteté et pour son œuvre qui, je l'espère, permettra à beaucoup d'ouvrir les yeux.

Engagé mais pas prosélyte, percutant mais pas provoquant, cet ouvrage est source de confrontation entre le lecteur et l'absurdité du monde dans lequel il évolue. Ne sommes-nous pas, hommes, les plus stupides et insensibles animaux qui soit ?



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Concours de Critiques

Le 3^e prix est attribué à :

Jenovefa PERIGAULT, Élève en 1^{ère} S au Lycée Descartes à Rennes
Pour sa critique sur : *Chanson douce* de Leïla Slimani

Dodo, l'enfant do, l'enfant mourra bien-tôt

Chanson douce. Titre léger, rassurant. Mais aussitôt démenti. « *Le bébé est mort* ». Stupeur. Dès la première phrase, le ton est donné. La description qui suit est sordide. Le récit d'une violence inouïe. Véritable gifle cinglante.

Ce deuxième roman de Leïla Slimani s'ouvre sur un drame. Dans un appartement parisien, deux enfants, Mila et Adam, sont morts. Leur nourrice, Louise, les a tués. L'auteure aurait pu tomber dans l'écueil du jugement, elle tente au contraire de comprendre. Elle remonte patiemment le fil de l'histoire. Et, à chaque page, elle nous pose la même question, obsédante : « Comment a-t-on pu arriver à ce point de non retour ? » On pénètre alors l'intimité du couple : le désir d'enfant d'abord, puis la vie professionnelle mise entre parenthèses et cette impression grandissante d'étouffer, d'où la nécessité de trouver une nounou. Louise entre alors dans leur existence et va peu à peu se rendre indispensable.

Mélodie noire, *Chanson douce* est un texte d'une intensité rare puisque on le sait depuis le début, l'issue est tragique. Cette idée de fatalité, qui rappelle les tragédies antiques où les personnages sont en proie au destin, est oppressante. On assiste, impuissants, à l'inéluctable. Les phrases sont courtes, le rythme saccadé. Les mots tombent comme des couperets.

Pourquoi continuer la lecture, alors ? Parce que derrière l'impensable, l'insoutenable, nous répond Slimani, il y a l'Humain. Et Louise appartient malgré tout à l'Humanité. Louise est une femme brisée, imprégnée d'espairs inassouvis, de plaies béantes, de larmes trop souvent ravalées. Louise c'est une âme qui s'emplit peu à peu de rage, de dégoût, qui tente de résister aux humiliations, à l'harassement, à la solitude. Louise n'est donc pas un monstre, c'est « ce magma informe » qui la ronge, jusqu'à commettre l'irréparable. Slimani n'incite pas à la haine et forge une Médée des Temps Modernes, acculée au suicide.

C'est là toute la force de ce roman. Les dilemmes intérieurs des personnages, la complexité des relations humaines sont captés avec une justesse déconcertante. Slimani ne nous cache rien. Chez elle, même les silences sont éloquents. Certaines scènes, certaines phrases, glaçantes, hantent l'esprit bien après avoir refermé ce livre. C'est dans les détails que la réalité se révèle la plus cruelle. Tout ce qui pourrait sembler insignifiant sonne comme un avertissement. Certes, de petits éclats de bonheur simple transparaissent, tel un répit dans la tourmente. Mais finalement, n'est-ce pas pour souligner davantage l'atmosphère sombre, presque macabre qui règne ?

En toile de fond, c'est alors notre société, individualiste et élitiste, qui se dévoile. Slimani en livre une critique toujours teintée d'ironie. Elle dépeint les inégalités, la précarité, l'immigration, le racisme, les préjugés de classe ou de culture, les doutes en matière d'éducation. L'auteure met en scène des rapports de domination d'une extrême violence. Elle dénonce la soumission, l'humiliation parfois, tacitement admises entre employeur et employé, le peu de scrupules des bailleurs, du Trésor public envers les plus démunis. Elle nous interroge sans cesse, nous renvoie à nos propres contradictions.

Par cette peinture sociale, troublante de réalisme et d'une étonnante actualité, Slimani est parvenue à nous faire ressentir un malaise vertigineux qu'elle instille avec brio. *Chanson douce* laisse un goût amer en bouche. « *Le bébé est mort* », notre vision d'une société idéale et idéalisée aussi.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Concours de Critiques

Le 4^e prix est attribué à :

Charlène AUDO, Élève en Terminale ES au Lycée Jeanne d'Arc à Pontivy
Pour sa critique sur : Cannibales de Régis Jauffrey

Macabre querelle

Je me souviens, petite, avoir connu l'excitation de recevoir une fois par an une carte postale. Aujourd'hui, cela me paraît totalement improbable, tant la correspondance par lettre est devenue une façon de communiquer presque inexistante à notre époque. Et pourtant, quel plaisir de pouvoir lire et de laisser notre regard glisser de missive en missive ! Le roman épistolaire de Régis Jauffrey, à l'histoire cynique, crée une atmosphère tellement intense qu'il m'a forcée à le dévorer en une soirée.

Voilà une bien vile manière de nous rendre témoins des complots de deux femmes. C'est avec envie, et non sans culpabilité, que j'ai appris à connaître les sordides pensées qui habitaient ces épistolaires. Et j'y pense maintenant, c'est sûrement de voyeurs comme moi qu'elles voulaient se cacher en correspondant uniquement par lettres.

Je me suis laissée guider par leur haine envers Geoffrey, m'enfonçant page après page dans leur affaire, au point de détester moi aussi cet homme sans jamais l'avoir entendu ni croisé.

Quel régal de connaître tous les détails de ces inavouables cachotteries, chaque lettre me rendant de plus en plus entraînée, et par conséquent coupable de complicité ! Quelle sensation étrange d'éprouver l'envie intense de la mort de quelqu'un, au point de vouloir le dévorer ! Je me sentais emportée dans ce complot, peut-être me serais-je même jointe aux deux femmes lors du dîner. Et de toute façon, comme il est si bien dit : « *Et qu'est la vie, sinon la viande par-dessus l'os qui nous distingue des défunts ?* »

Ma chère Jeanne, existe-t-il de mère plus sinistre que vous ? Est-il cruel de vouloir manger son fils ? Est-ce le droit de toute mère ? Voilà un aperçu des nombreuses questions que je me pose après vous avoir découverte. Vos changements d'humeurs et votre fort caractère font de vous une personne détestable et paradoxalement fascinante.

Noémie, pouvions-nous trouver une personne ayant autant de personnalités différentes que vous ? Vos péchés façonnent votre histoire, et votre insupportable mépris envers les hommes et l'amour me donnent une piteuse opinion de vous. Je ne sais pas si je connais un humain plus fier de sa personne que vous l'êtes, mais en tous points, cela me dégoûte.

Ces deux femmes au caractère ciselé imprègnent la correspondance d'une ambiance à la fois électrique et palpitante, chaque lettre étant une véritable bataille contre l'autre. Ce roman est à lire, ne serait-ce que pour découvrir la dextérité de l'auteur, qui réussit l'exploit d'associer complicité et rivalité au sein d'une même relation, pour nous montrer que l'une n'est que le revers de l'autre.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Concours de critiques

Le 5^e prix est attribué à :

Sarah KERBAOL, Élève en 1^{ère} L/ES au Lycée Amiral Ronarc'h à Brest
Pour sa critique sur : Petit Pays de Gaël Faye

Grande âme

« *Au temps d'avant, avant tout ça, avant ce que je vais raconter et tout le reste, c'était le bonheur, la vie sans se l'expliquer. L'existence était telle qu'elle était, telle qu'elle avait toujours été et que je voulais qu'elle reste* », c'est ainsi que Gabriel, 10 ans, débute son récit. Enfant heureux et parfaitement épanoui, il vit dans une impasse, avec sa sœur, ses parents et ses amis à Bujumbura, la capitale du Burundi. Il va devoir affronter les troubles politiques de son pays et le génocide du Rwanda frontalier. Gaël Faye, né au Burundi d'un père français et d'une mère rwandaise, s'inspire de son enfance pour ce premier roman paru chez Grasset, *Petit Pays*. *Petit Pays*, c'est aussi un morceau de son album musical, *Pili pili sur un croissant au beurre*, sorti en 2013, où cette fois, c'est l'adulte, délaissant la fiction, qui évoque son pays d'enfance.

« *Quand deux fleuves se rencontrent, ils n'en forment plus qu'un* », cette formule du compositeur, définit la dualité qui structure le récit de l'écrivain et fait sa singularité. Bien sûr, elle est évoquée à travers la double origine de Gabriel, enfant métisse comme son auteur, blanc en Afrique et noir en Europe.

Deux histoires se mélangent, l'une propre à Gabriel : la séparation de ses parents, ses relations avec ses copains ; et l'autre, l'Histoire, l'actualité, la guerre civile au Burundi, le génocide rwandais. Ces deux histoires coexistent et se répondent. Les combats engendrent une lutte intérieure chez petit Gaby, une bataille pour préserver l'innocence de l'enfance, une lutte vaine pour vivre comme avant, avec ses amis, dans un Paradis dont la perte est toute proche.

La violence finira par s'introduire jusque dans son impasse, et contaminer son entourage, « *Le génocide est une marée noire, ceux qui ne s'y sont pas noyés sont mazoutés à vie* ». Et c'est son amour pour la lecture qui lui servira finalement d'échappatoire, de monde parallèle où se réfugie, un monde d'innocence retrouvée.

Le roman est sombre donc, mais lumineux aussi : le thème est tragique mais le récit léger. Raconté à hauteur d'enfant, il touche le lecteur par la simplicité et la justesse de son écriture. Le filtre de la perception enfantine ne change en rien l'atrocité des événements, mais il balaie les justifications superficielles des adultes, pour mieux démontrer le non-sens des conflits. L'auteur parvient à traduire toute cette violence dans un roman sans pesanteur.

Un grand roman pour un petit pays, un grand roman pour un premier livre, un grand roman qui sait mêler la violence des conflits à la saveur de l'enfance. Un témoignage métissé, une très belle écriture rythmée et des descriptions poétiques, mais aussi un roman à lire en musique : *Petit Pays*, une part d'enfance de Gaël Faye, se lit autant qu'il s'écoute, comme si l'auteur nous slamait son histoire.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Goncourt

Le 1^{er} prix est attribué à :

Margot COPIN, Élève en 1^{ère} L au Lycée Beaumont à Redon
Pour sa critique sur : Petit Pays de Gaël Faye

Innocence perdue

Petit Pays, c'est la terreur mêlée à la douceur, la haine à l'amour, les larmes aux rires. C'est la vérité d'une histoire, d'un pays, contée à travers le regard d'un Petit Tutsi, Gabriel, plongé dans la réalité qui l'entoure malgré son jeune âge. Malgré la volonté de leurs parents de les tenir à l'écart, lui et sa sœur, de l'horreur qui les entoure, et des politiques qui s'affrontent, les enfants ne peuvent ignorer les cadavres qui entravent parfois les rues, leur famille qui part à la guerre, les soldats qui les arrêtent sur la route. C'est l'innocence perdue trop tôt pour ces enfants.

Petit Pays, c'est un film dans nos têtes, dans nos bouches, dans nos nez. Il éveille nos sens jusqu'au dernier, du juteux des mangues aux couleurs flamboyantes ; Gaël Faye trouve chaque fois le mot juste pour le lecteur.

Ce sont des fragments de vie liés en une histoire, un réservoir bouillonnant d'images pour décrire une vie.

Petit Pays, c'est un fossé entre deux mouvements ; la beauté du pays, la lumière de leurs existences juvéniles, l'insouciance. Et puis, la dureté de la guerre, ce conflit qui dévaste tout, déchire des familles et ébranle des amitiés, rend les sentiments plus forts que la raison, la colère, la rage, la peur, aveuglant les actes.

Ce sont des bulles de douceur offertes par la jeunesse des deux enfants qui s'écrivent d'un bout du monde à l'autre, Gabriel et Laure, qui posent des mots d'enfant sur des problèmes d'adulte.

Petit Pays, ce sont des vies détruites par la guerre, sublimées par l'écriture de Gaël Faye, c'est un voyage au Burundi qui touche le lecteur en plein cœur.

« *Le génocide est une marée noire, ceux qui ne s'y sont pas noyés sont mazoutés à vie.* »



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Goncourt

Le 2^e prix est attribué à :

Candice CORNET, Élève en 1^{ère} L au Lycée Théodore Monod au Rheu
Pour sa critique sur Continuer de Laurent Mauvignier

Un poème pour continuer

Du silence.

Après avoir fini la lecture de ce roman, il faut du silence, pour mieux savourer les derniers mots, pour revenir doucement à la réalité. Chez certains, les larmes couleront, porte-parole de l'âme bouleversée par cette histoire. Lorsque quelqu'un me demande ce que raconte ce roman, je réponds qu'il s'agit d'une histoire d'amour entre une mère et son fils, une mère brisée qui veut empêcher son fils de sombrer. Au début de ce récit, Sybille est déprimée par son divorce, sa carrière professionnelle brisée, et elle voit son fils Samuel commencer à mal tourner, à devenir raciste, à avoir des fréquentations douteuses. Jusqu'au jour où ce dernier devient complice d'une agression. Sa mère, accablée, se met en tête de le sauver de la délinquance en l'emmenant chevaucher trois mois dans les plaines du Kirghizistan pour lui faire comprendre que la vie ne tourne pas autour de son petit nombril d'adolescent mal dans sa peau, pour lui montrer la vie d'ailleurs.

Si le résumé de la quatrième de couverture ne suscite pas forcément un enthousiasme débordant, le roman lui-même fait réviser notre jugement premier. Les personnages ne sont ni blancs ni noirs, comme ils ont parfois tendance à l'être, incarnant le bien ou le mal, l'un triomphant sur l'autre. Ici, ils ont de la profondeur, une histoire, un passé qui les a construits tels qu'ils sont au début du roman, que l'on pourrait qualifier de roman d'apprentissage, de roman de découverte de l'humain. Samuel incarne un adolescent mis à mal par le divorce de ses parents et son récent déménagement à Bordeaux. Il est effrayé par les étrangers, s'interroge sur lui-même, s'abrite du dangereux monde extérieur derrière la mélodieuse protection de ses écouteurs. Son père, Benoît, le monte contre sa mère, lui confiant de fausses vérités sur celle qui a partagé sa vie durant de nombreuses années. Quant à Sybille, elle est perdue, elle n'arrive pas à instaurer de dialogue entre son fils et elle, se rend compte qu'un retour en arrière, à l'époque où elle était jeune et amoureuse n'est plus possible, qu'il faut renouer des liens avec cet enfant emmuré dans son silence et sa musique.

La poésie surtout.

Ce roman est un poème, une ode à l'amour, au partage, à la famille, une ode à la vie. Les personnages sont touchants, dans leur vérité. Le lecteur suit leur évolution au travers parfois de dialogues eux aussi musicaux, mêlant cette poésie à celle des descriptions majestueuses des lieux. Les « on » beaucoup utilisés nous emportent, nous transportent dans cette folle histoire. L'auteur, du bout de sa plume, nous dessine les steppes de l'Asie centrale, la beauté de ses ruisseaux, la poésie des chevaux courant dans les bourrasques de vent. Et comme en démonstration de la puissance de son écriture, Laurent Mauvignier a confié n'avoir jamais voyagé au Kirghizistan qu'à travers son ordinateur, et ne pas réellement avoir approché un cheval depuis ses onze ans. C'est pourquoi le lecteur adhère, dévore chapitre après chapitre, ne s'arrêtant qu'au point final, libérateur de la pression accumulée dans la poitrine durant les dernières pages. Et cette poésie présente dans chaque phrase fait prendre leur temps aux mots, car quand certains passages sont écrits de manière haletante, d'autres le sont de façon légère, et la magie opère. Le livre est fluide, doux, agréable et vrai à lire.

Ce roman est magnifique, simplement.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Goncourt

Le 3^e prix est attribué à :

Marie PIVOT, Élève en 2nde au Lycée Notre-Dame des Victoires à Voiron
Pour sa critique sur Continuer, Laurent Mauvignier

Un livre qui nous chamboule

Laurent Mauvignier explore le monde avec *Continuer* (Editions de Minuit) mais le voyage se fait à cheval, au Kirghizistan. Dans le roman *Autour du monde*, il raconte l'histoire de différents personnages de nationalités différentes mais tous touchés par le tsunami qui a eu lieu au Japon en 2011. Il poursuit ici son exploration dans les recoins de l'âme humaine, cette fois dans un seul et même lieu.

Sybille est une mère au bout du rouleau, qui a l'impression d'avoir tout raté malgré un passé brillant. Nous ne savons pas encore comment elle en est arrivée là, cela nous intrigue. Son fils, Samuel, en pleine crise d'adolescence, sombre dans la délinquance. Alors que cette famille qui ne communique pas, qui déraile, est vouée à s'autodétruire, Sybille décide de partir en voyage, à cheval avec son fils. Malgré les réticences de ce dernier et de son père, Sybille reste décidée et le roman nous entraîne dans une histoire qui commence en douceur puis monte en puissance et qui, enfin, nous empoigne jusqu'aux dernières pages.

Dans *Continuer*, Laurent Mauvignier mélange l'aventure, les drames psychologiques et problèmes familiaux. L'auteur évoque les relations passées et présentes : la relation de Sybille avec un amour de jeunesse, celle de Sybille avec le père de Samuel. Toutes ces histoires se sont mal terminées, pour différentes raisons dévoilées au fil du récit. Les retours en arrière, bien harmonisés avec le présent, nous montrent comment cette famille a pu en arriver là, à se mépriser ainsi.

Le double portrait

Continuer est un roman à double portrait qui évoque le regard d'un fils sur sa mère et inversement. Regard qui va évoluer au fil des événements, des changements qui vont dévoiler Sybille telle qu'elle pourrait être : dynamique et têtue. Ils vont nous permettre de découvrir, chez Samuel, une intelligence et une gentillesse que nous ne soupçonnions même pas sous ses airs durs. Quelque chose lie secrètement Samuel et sa mère : une chanson de David Bowie qui les accompagne tout au long de cet époustouflant voyage à l'autre bout du monde.

Les sauvetages

Il s'agit d'un livre remarquable car il est basé sur l'attente, le suspense de savoir si Samuel va changer ou non. Le roman semble aussi s'appuyer sur une citation d'un physicien connu : Albert Einstein, « *La vie, c'est comme une bicyclette, il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre* ». Nous observons des changements chez chaque personnage : Samuel d'abord vindicatif, sûr de tout voir et de tout savoir devient un jeune homme souriant et ouvert aux autres. Le père de ce dernier, Benoît change aussi même s'il n'était pas du voyage : il est impressionné par ce fils solide qui se trouve en face de lui. Et Sybille redevient une mère active et pleine de vie.

De la reconstruction de bonnes bases à la force du lien mère-fils, Laurent Mauvignier nous offre un magnifique roman de prise de conscience sur l'amour, la famille, l'adolescence et les relations.

Un livre sur la peur, l'ignorance et sur le racisme qui éclaire autant ses personnages que ses lecteurs.

Le récit est calé sur l'allure d'un cheval avec des retours en arrière en lien avec le présent, de courts chapitres et une histoire écrite tantôt au pas, tantôt au trot, tantôt au galop.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Goncourt

Le 4^e prix est attribué à :

Tanguy HELBING, Élève en 2^{nde} au Lycée Ribeaupierre à Ribeaupillé
Pour sa critique sur : *L'affaire Léon Sadorski* de Romain Slocombe

L'exploration du mal - l'histoire d'un « bourreau du bureau »(1)

L'affaire Léon Sadorski, un roman de Romain Slocombe, retrace le parcours d'un inspecteur des renseignements généraux durant l'occupation allemande. Ce roman nous propulse dans une période déjà bien connue, en adoptant le point de vue particulier du collaborateur, antisémite et pétainiste, contrastant avec le résistant et héros de la patrie habituellement représenté dans les ouvrages traitant de cette période.

En effet, on suit l'histoire de Léon Sadorski, un flic modèle, toujours prêt à satisfaire ses supérieurs et à obéir aux ordres. C'est un véritable chien hargneux qui ne lâche jamais sa proie. Il traque les juifs pour le compte de la 3^e section des renseignements généraux et donne de temps à autre un coup de main aux brigades spéciales contre les « terroristes ». Toutefois, il n'hésite pas à dispenser certaines personnes de l'arrestation en échange de services, comme c'est le cas pour son tailleur. Cet homme est embêtant et acharné mais il fait son travail. C'est un véritable « bourreau de bureau » en somme.

Mais ce que Romain Slocombe veut nous montrer au travers de son œuvre, c'est qu'un homme détestable tel que Sadorski, qui en temps normal n'est qu'un « bourreau de bureau », peut rapidement devenir, en temps de guerre, un véritable bourreau. Car Sadorski, par son attitude et ses convictions, envoie des gens vers Drancy ou vers l'exécution, en faisant simplement son boulot, en se comportant comme il l'a toujours fait. C'est là que l'œuvre se montre particulièrement intéressante en nous proposant un personnage détestable tenant du domaine de l'anti-héros, car Sadorski est un salaud qui trahit volontiers son pays, en faisant des courbettes aux nazis et en tenant des propos extrêmement choquants, dignes de l'occupant. On en vient donc au premier abord à détester ce personnage, à avoir envie qu'il lui arrive malheur. Puis, quand il est transféré à Berlin et que les ennuis commencent pour lui, on se surprend à avoir peur pour lui, à se demander si ce qui lui arrive est juste. On en vient même à se demander comment on aurait réagi dans son cas et on se dit qu'il est facile de juger sans avoir vécu. Et même si le personnage reste détestable, on arrive à éprouver une sorte de pitié pour lui, et c'est là toute la complexité de ce roman. Malgré tout, Sadorski reste un être humain et l'auteur nous le rappelle bien souvent par des descriptions de ses sentiments, notamment ceux qu'il éprouve pour sa femme, son Yvette, à qui il lui arrive bien souvent de songer.

Toutefois, le roman reste ainsi glaçant du début à la fin. Il nous fait osciller entre différents sentiments à l'égard de Sadorski, comme du mépris puis de la pitié. On plonge au cœur du mal et on ne sait plus toujours si il est autour de nous ou non.

C'est cette espèce de ressenti très étrange à l'égard du personnage qui fait que le livre m'a passionné et choqué à la fois, je suis resté sans voix devant la violence, puis fasciné par l'enquête, choqué par les propos, puis émerveillé par la complexité... C'est cette sorte de fluctuation qui m'a maintenu en alerte tout au long de la lecture et qui a su rendre ce livre attrayant. Il m'a fait explorer le mal par l'Homme et m'a fait voir sa complexité.

(1) Mots de l'auteur, prononcés à la Canopé de Nancy, Rencontres inter régionales, octobre 2016



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016



Classes Goncourt

Le 5^e prix est attribué à:

Cloé COTELLON, Élève en 1^{ère} L au Lycée Théodore Monod au Rheu
Pour sa critique sur : *Tropique de la violence* de Natacha Appanah

Mayotte, l'île aux destins bouleversants

Mayotte, « l'île au lagon » avec ses sublimes plages et ses splendides paysages, nous offre un cadre idyllique qui ressemble à un paradis. Pourtant pour Marie, Moïse, Bruce, Olivier, Stéphane et des centaines d'autres Mahorais, cette île a tout d'un enfer. L'histoire commence lorsque Marie, une infirmière française s'exile à Mayotte pour suivre l'homme qu'elle aime et accepte, après s'être séparée de son mari, de s'occuper d'un bébé d'immigrés aux yeux vairons. Quinze ans plus tard, peu de temps après avoir découvert la vérité sur ses origines, Moïse, son fils, se retrouve livré à lui-même suite à la mort subite de Marie. Élevé comme un « muzungu », un étranger, Mo va devoir affronter la réalité des enfants de la rue, il fera la connaissance de Bruce, « le roi de Gaza » et se retrouvera dans le bidonville de Kaweni surnommé « Gaza ». La rue fera de lui « Mo la Cicatrice », un voleur, un meurtrier, un enfant privé de son innocence, une victime.

Tropique de la violence lève le voile sur l'île française de Mayotte, destination des immigrés venus des Comores, une île où les hommes et les femmes font des enfants et où ces enfants sont livrés à eux-mêmes et finissent par se détruire.

Ce roman ne raconte pas ce que nous voulons entendre, il n'essaye pas d'enjoliver les choses, et il nous emporte presque contre notre gré dans ce chaos. Il nous oblige à aller jusqu'à la dernière page, jusqu'au dernier mot. Natacha Appanah inscrit les lagons et les mangroves dans notre mémoire ainsi que le courage des enfants et leur force ; elle écrit la peur, la joie, la violence, Natacha Appanah écrit la vie. Elle dresse le portrait de ces enfants plus courageux que nous, qui essayent d'avancer, qui rêvent à une autre réalité sur la plage sous une infinité d'étoiles bercés par le son de la mer mais qui ne se laissent pas abattre et continuent de vivre car s'ils ne le font pas, personne ne le fera à leur place.

Tropique de la violence est un ouvrage dur et où le mot « violence » prend pleinement son sens mais qui doit être lu car il n'est pas question d'aimer ou de ne pas aimer, mais d'être au courant et de ne pas (les) oublier.



CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
CONCOURS DE CRITIQUE LITTÉRAIRE 2016

